

Claude BERNARD et Madame Raffalovitch *

par le Docteur François-Joachim BEER

Le vendredi 10 février 1978, deux prestigieux savants prononcèrent des discours en hommage à Claude Bernard : le professeur Robert DEBRE, encore si vivace à 96 ans et à quelques semaines de sa mort, qui retraça la biographie de Claude Bernard, conçue comme « un simple récit », et le professeur Etienne WOLFF, qui décrivit « l'œuvre de Claude Bernard replacée dans son temps ».

Si le centenaire de la mort de Claude Bernard fut célébré, le 10 février 1978, sous la coupole du Palais des Quatre-Nations de l'Institut de France, le centenaire de la naissance de Claude Bernard (né le 12 juillet 1813) fut célébré, le 30 décembre 1913, au Collège de France, dans cet amphithéâtre « modeste mais glorieux » où Claude Bernard avait enseigné. Parmi les discours qui y furent alors prononcés, le plus remarquable fut peut-être celui de Henri BERGSON, qui analysa l'originalité de la pensée de Claude Bernard.

Comme le rappela le professeur Robert DEBRE, ce n'est pas seulement contre de nombreux dénonciateurs inconnus que Claude Bernard a dû lutter, ce qui lui a valu, par exemple, la fameuse historiette du « chien du commissaire », mais il souffrit atrocement des persécutions de sa propre épouse, cette « morne mégère » à laquelle Claude Bernard dut opposer 24 années durant une dédaigneuse impassibilité.

Avant de relater l'affectueuse amitié qui lia Claude Bernard, après sa séparation d'avec sa femme, à une de ses auditrices du Collège de France, Mme Raffalovitch, je me permettrai de rappeler comment Claude Bernard contracta ce mariage qui le plongea dans les plus funestes afflictions.

Après son échec à l'agrégation, Claude Bernard voulut, dans son découragement, abandonner ses travaux d'expérimentation et s'installer à la campagne pour y exercer le métier de médecin praticien. Sous l'influence de son maître Pierre Rayer, qui avait deviné sa grande valeur scientifique,

* Communication présentée à la séance du 25 novembre 1978 de la Société française d'histoire de la médecine.

Claude Bernard persista dans son orientation. Par ailleurs, un de ses amis, le chimiste Théophile-Jules Pelouze, cherchant un moyen pour l'aider sur le plan matériel, le présenta amicalement à la famille d'un médecin praticien, le docteur Henri Martin. Les mariages par arrangement à la suite d'initiatives prises par des tiers étaient fréquents dans la société bourgeoise de l'époque et les questions de dot apportée en mariage ou des apports du mari n'étaient guère indifférentes aux futurs conjoints.

L'enfer est pavé de bonnes intentions, et l'ami de Claude Bernard, Pelouze, s'est souvent repenti de son intervention, voyant que la femme de Claude Bernard, Marie-Françoise Martin, nommée « Fanny », qui avait 26 ans au moment du mariage, alors que Claude Bernard était âgé de 32 ans, s'est vite montrée bigote, tracassière, avare, méchante et absolument insensible aux qualités de son mari, absorbé par ses recherches physiologiques. L'acte de mariage, qui portait les signatures de Pelouze ainsi que celles du professeur et de Mme Magendie et qui fut reconstitué après l'incendie de l'état civil de la Commune, nous apprend que le mariage fut contracté le 6 mai 1845, entre Claude Bernard, fils de François Bernard et de Jeanne Saunier, et Marie-Françoise Martin, fille de Henri Martin et de Anne-Antoinette Nezetée. Les apports de Claude Bernard consistaient en quelques meubles, du linge de maison, des pots, des casseroles, sa garde-robe personnelle et une petite somme d'argent comptable, l'ensemble ayant été évalué à presque 10 000 francs or, tandis que pour la mariée le contrat ne mentionnait que sa dot de 60 000 francs or.

La femme de Claude Bernard accusait son mari de ne pas lui donner l'argent nécessaire à l'entretien du ménage et de ne pas lui apporter de quoi mener une vie mondaine. Elle lui reprochait d'avoir payé avec sa dot certaines dettes contractées autrefois par son père, Jean-François Bernard, vigneron à Saint-Julien, petite commune du Beaujolais, et elle était follement jalouse de l'amour de Claude Bernard pour sa mère, dont elle parlait en termes injurieux et qu'elle accablait d'accusations si absurdes que sa propre famille en était choquée.

Si Claude Bernard arrivait à s'enfermer dans le silence lorsque sa femme acariâtre ne s'en prenait qu'à ses travaux et son besoin de solitude et de silence, il ne pouvait quand même pas admettre certaines attaques aussi injustes qu'insultantes, surtout à propos des enfants : Jeanne-Henriette, dénommée « Tony », née en 1847, et Marie, née en 1849. Ses deux garçons : Louis-Henri, né en 1846, ne vécut que trois mois, et Claude-Henri, né en 1856, mourut à l'âge de 18 mois. A propos de l'un d'eux, Claude Bernard reprochait à sa femme de l'avoir laissé mourir, faute de soins, et de ne pas l'avoir soigné comme elle soignait ses animaux.

Comme Claude Bernard avait besoin de chiens pour ses travaux de recherches, « Fanny », comme pour narguer son mari, se mit à les « adorer » et elle inculqua cet attachement à ses deux filles en même temps qu'elle les éleva dans la haine de leur père. De même, comme son mari était agnostique, « Fanny » s'abîmait dans la foi religieuse. Les longues années d'existence commune que Claude Bernard vécut auprès de cette

femme furent pour lui un vrai calvaire. Il ne put jamais oublier ses enfants morts en peu de mois. Quant à ses filles, elles se ligèrent avec leur mère contre leur père et elles allèrent jusqu'à fonder un asile pour les chiens et les chats abandonnés, en expiation des « péchés » de leur père.

Tout pacifique qu'il était, il se sentit un jour au bout de toute patience. Il demanda la séparation et il s'installa au 40, rue des Ecoles, face au Collège de France. Dans son petit appartement, il vécut triste mais soulagé. Parfois, il recevait les visites de ses élèves qui formaient sa véritable famille.

Replié sur lui-même, il lui arrivait d'aller parfois se distraire chez Magny, ou au dîner Bixio, ou chez la princesse Mathilde, y retrouver Renan, Berthelot, Chenavard. Les Goncourt l'estimaient : « Si intéressant à entendre et agréable à regarder... Il a une si belle tête d'homme bon, d'apôtre scientifique ! Puis il a encore un « on a trouvé », un « on » si distingué pour parler de ses propres découvertes... » Ses cours du Collège de France avaient lieu le matin, à 10 heures et demie, deux fois par semaine. Il y avait cinquante à soixante auditeurs, peu ou pas d'étudiants en médecine (probablement parce qu'ils étaient à l'hôpital). On apercevait dans l'hémicycle : Gréhant, Dastre, Mathias Duval, d'Arsonval, l'empereur du Brésil, deux dominicains dont le Père Didon...

« La coupe de la vie a toujours été pour moi remplie d'amertume et aujourd'hui plus que jamais. Néanmoins, je sauve les apparences et passe pour un homme très heureux ; ici comme ailleurs, on ne s'intéresse qu'à ceux-là », écrivit Claude Bernard à Mme Raffalovitch dans une de ses premières lettres datant de 1869, l'année où il fut enfin légalement séparé de sa femme. Ce fut dans le même temps qu'il fit la connaissance de Sarah-Marie Raffalovitch qui, née en 1833, devait alors avoir 36 ans. Jolie, cultivée, un peu fantasque, elle s'intéressait avec un zèle un peu naïf — comme l'a dit Jean Rostand — aux travaux du physiologiste.

La première rencontre de Claude Bernard avec Mme Raffalovitch a été relatée par le regretté professeur Bernard Halpern, dans la postface qu'il écrivit pour le volume réalisé par Mlle Jacqueline Sonolet et publié sous le titre *Lettres à Madame R.*, au mois de mai 1974. « En 1869, lit-on dans la postface du professeur Halpern, Claude Bernard, devenu une célébrité mondiale, attirait une foule d'auditeurs, savants ou simples curieux, à ses cours au Collège de France. Or, un jour, il remarqua dans l'auditoire : « *A ma droite se tenait une autre jeune femme brune, d'une éblouissante beauté. Située à quelques gradins au-dessus, cette dame laissait voir un pied charmant, artistiquement chaussé et orné, du côté gauche, côté du cœur, d'un bracelet orné de magnifiques pierres précieuses et serré au-dessus de la malléole. J'avoue que ce bracelet, que je voyais pour la première fois dans ce lieu, m'a suffoqué.* » Et, après cette citation empruntée à Claude Bernard — par erreur, car il s'agit d'un événement antérieur à Mme Raffalovitch —, le professeur Halpern ajoutait : « Profondément troublé, il confondit l'aorte avec la carotide. Il perdit le fil des idées de son cours, qu'il prolongea au-delà des limites, en oubliant la moitié de ce qu'il avait à dire. Or, quelques jours plus tard, il reçut une lettre de cette auditrice

dans laquelle elle lui demandait un rendez-vous pour une consultation médicale. On imagine la confusion de Claude Bernard, d'autant plus grande que, depuis son internat, il avait rompu le contact avec la clinique.» Claude Bernard lui répondit qu'il ne faisait guère de médecine pratique, mais qu'il s'efforcerait de lui apporter un soulagement.

Les 488 lettres que Mme Raffalovitch reçut de Claude Bernard se trouvent à la Bibliothèque de l'Institut, réunies par Mme Raffalovitch en six albums sous des couvertures de soie violette. Ces lettres ont été écrites dans les années allant depuis 1869 jusqu'à la dernière, datant de janvier 1878 (reproduite en fac-similé dans le volume publié par Jacqueline Sonolet), dont voici les termes : « Juste le Premier de l'an, j'ai été pris d'une crise épouvantable de rhumatisme abdominal. Je souffre horriblement, je ne puis absolument recevoir personne. C'est tout au plus si je puis vous écrire ces quelques mots. »

Sur les relations entre Claude Bernard et Mme Raffalovitch, on me saura gré de rappeler les témoignages de deux illustres savants qui ne sont plus : Jean Rostand (dans son essai paru en 1942, dans le premier tome de ses *Hommes de vérité*), et Robert Debré, dans le discours prononcé le 10 février 1978.

Jean Rostand souligna qu'elle essayait de se rendre utile en traduisant pour Claude Bernard des Mémoires étrangers et en dépouillant des ouvrages philosophiques, aussi qu'elle invitait Claude Bernard à passer parfois quelques jours dans sa villa de Trouville ou à des soirées dans sa loge à l'Opéra. Elle lui faisait cadeau, par exemple, d'une cafetière turque, ou d'une robe de chambre bordée de petit-gris. Claude Bernard, ayant été peu gâté en fait d'attentions féminines, se montrait fort sensible à tout cela. Il envoyait à son amie des fruits de Saint-Julien, ou des violettes d'automne. Il la tenait d'ailleurs en grande estime. « Epistolophobe par nature », Claude Bernard entretenait avec elle une correspondance suivie. Mme Raffalovitch ayant pieusement gardé les lettres de Claude Bernard, et les ayant offertes à la Bibliothèque de l'Institut, a permis aux admirateurs du grand physiologiste de le mieux connaître, d'y retrouver un homme toujours imprégné du sens de l'humain. Enfin, Jean Rostand nous rappela qu'à propos de son article sur le cerveau (paru dans *La Revue des deux Mondes*, en 1872), Claude Bernard écrivit à Mme Raffalovitch : « *Les voltairiens et les libres penseurs semblent satisfaits ; les autres trouvent que j'évite de me compromettre. Je leur réponds que c'est la plus belle louange qu'ils peuvent me donner. Je ne suis ni matérialiste ni spiritualiste. Je pense peu où me mènera la vérité.* »

Et voici la silhouette tracée par le professeur Robert Debré : « Mme Raffalovitch, femme d'un banquier d'Odessa installé à Paris, est à la fois une mondaine gracieuse et une intellectuelle raffinée. Correspondante bénévole d'un journal de Saint-Petersbourg, elle a ouvert un salon, comme c'était alors la mode, où se rencontraient savants et hommes politiques et où Edgar Quinet, sous l'Empire, défendait l'esprit républicain. Riche et belle, elle menait une vie heureuse auprès de son époux et de ses trois enfants.

Curieuse de science comme de philosophie, elle fréquentait le cours de Claude Bernard. Un jour, elle s'approche de lui et lui demande un conseil pour sa santé. Claude Bernard l'adressa à son ami, le chirurgien Alfred Richet. Ce fut le début d'une amitié d'une rare valeur en même temps que d'une collaboration. Mme Raffalovitch traduit pour Claude Bernard des publications écrites en allemand et en russe. L'une de ses filles en faisait de même pour la langue anglaise et l'autre pour la langue italienne. Claude Bernard prend l'habitude de lui rendre visite, parfois le jeudi ou bien le dimanche. Aux longs entretiens se mêlaient souvent les enfants. Une correspondance s'établit entre eux. On ne peut lire sans émotion les quelque 500 lettres qu'il lui écrivit, témoignage de cette amitié pure. Lorsque Claude Bernard retournait à Saint-Julien, il s'épanchait en de longues pages. Sa santé était fragile et il était souvent malade. Il se fit plaindre et consoler et elle, délicatement, l'encourageait. Le ton des lettres de Claude Bernard est celui de la reconnaissance, de l'affection et aussi du respect. Sans doute ressentait-il pour cette égérie un amour platonique. Ce n'est qu'en une phrase, au milieu de cette longue et touchante correspondance, qu'il fit allusion à sa beauté lorsqu'il lui écrivit : « *Chez vous, chère Madame, il y a une harmonie complète, la beauté de l'âme correspond à la beauté du corps. Voilà pourquoi vous êtes quelque chose de parfait pour tous.* »

Toutefois, seule sa mère apportait à Claude Bernard les douceurs d'une tendresse qu'il n'a pas trouvée dans son ménage et que ne pouvait lui donner son égérie. Paysanne simple et pieuse, sa mère l'entourait de son affection et Claude Bernard lui témoigna un attachement filial pendant toute sa vie. Claude Bernard eut le bonheur de voir vivre sa mère alors qu'il était déjà devenu la gloire de son pays. Sa mère étant morte en 1867, Claude Bernard ne lui survécut qu'un peu plus de dix ans. » Et Robert Debré cita Henri Mondor : « Claude Bernard adore sa mère avec un tel ravissement qu'il risque de ne trouver jamais à aucun visage, à aucune voix, aussi pure douceur et ne savoir plus véritablement aimer. »

Pendant, sa rencontre avec Mme Raffalovitch, deux ans après la mort de sa mère, lui apporta une consolation d'une rare valeur.

BIBLIOGRAPHIE

1. Claude BERNARD. — *Lettres à Madame R., Saint-Julien-en-Beaujolais, 1869-1878.* Volume réalisé par Mlle Jacqueline SONOLET, en 1974, avec la Fondation Mérieux.
2. *Un maître à penser : Claude Bernard, à l'occasion du centenaire de sa mort.* Paru dans « Médecine et Hygiène », p. 386-393, n° 1272, en date du 1^{er} février 1978, par le Dr François-Joachim BEER.
3. *Hommage à Claude Bernard, à l'occasion du centenaire de sa mort.* Discours prononcés sous la Coupole, le vendredi 10 février 1978, par M. Robert DEBRE, de l'Académie des sciences, et M. Etienne WOLFF, de l'Académie française, publié par l'Institut de France, 1978, n° R.

